

Les raisons anthropologiques « de la synthèse analytique » dans la connaissance historique

Iouri Petrov

Université d'Etat de Tomsk

...l'homme (..) est bien l'objet de l'histoire...

L'histoire étudie la présentation de la vie humaine ...

L. N. Tolstoi.

L'histoire comme réalité vivante est constituée par les différents niveaux de l'existence. C'est de prime abord la vie quotidienne des gens qui bouillonne en surface de la réalité visible et qui peut concerner aussi bien les affaires des monarques et des puissants que les actions des gens simples et obscurs avec leurs soucis, leurs espoirs et leurs aspirations. C'est l'histoire « événementielle » ouvrant l'œuvre à « la dimension individuelle » comme une mer agitée par les vagues des puissantes marées montantes et descendantes. Extrêmement « sensible », elle réagit vivement aux plus infimes changements sociaux. C'est cela qui rend l'Histoire plus « attirante », plus « humaine », et en même temps plus « perfide ». Encore « fumante », elle porte en elle l'empreinte des passions, des rêves et des illusions. De tout temps, le monde des hommes se signale par une certaine « bizarrerie », une absence de but précis, une absurdité et une « cécité » propres à tout être vivant. Monde « dangereux », car dans le tourbillon de la vanité séculière il est insensible « aux courants profonds silencieux » qui travaillent peu à peu les fondations de l'ordre social existant. Ni but ni tendance dans cette fourmilère humaine. Les tentatives pour déterminer le sens et le but ultimes de l'histoire sont vaines.

« Ce qui le faisait souffrir auparavant, ce qu'il recherchait constamment, les buts de la vie, dorénavant n'existaient plus pour lui. Ce n'était pas un hasard si ce but cherché de la vie n'existait plus pour lui que dans l'instant présent. Il sentait bien qu'il n'y en avait pas, qu'il ne pouvait pas y en avoir. Et c'est justement cette absence de but qui lui donnait cette conscience complète, joyeuse de la liberté, qui à cet instant faisait son bonheur ... ».

Cette « mosaïque » historique on l'appelle « la poussière de la vie quotidienne » (F. Braudel). On la présente parfois sous la forme d'une « histoire différentielle » (L. Tolstoi) permettant, par le moyen « d'unités minuscules », d'intégrer un niveau proche des lois de l'Histoire (« ...c'est seulement sur cette voie que se trouve la possibilité d'appréhension des lois historiques ... »).

Mais l'existence de l'Histoire se manifeste également sous la forme de phénomènes de masse, auxquels prennent part de grands ensembles de gens dont toutes les actions sont soumises à la réalisation de buts prévus survenant en un temps défini et dans un lieu déterminé. Les embrasser entièrement afin de voir tous les participants d'un événement quelconque et comprendre tout ce qui arrive est d'une difficulté confinant à l'impossible.

Aux événements historiques de ce type appartiennent les guerres, les mouvements religieux et politiques, la croissance des villes, la formation du marché national et mondial, etc. Fabrice del Dongo ne voit dans la bataille de Waterloo que des épisodes particuliers, nullement un enchaînement d'épisodes :

«... soudain, au coin d'un large pré, à l'extrémité duquel il s'est arrêté, des cavaliers sont passé au galop : quelques généraux et à leur suite une vingtaine de hussards ... Fabrice a compté quatre tricornes avec des galons d'or. Un quart d'heure plus tard, d'après quelques mots échangés par les hussards galopant près de lui, il comprit qu'un des généraux était le célèbre maréchal Ney. ... Entrant dans le champ, Fabrice y trouva des généraux seuls, sans escorte; les canons semblaient gronder encore plus fort... L'escorte lança ses chevaux au galop; on passait par le champ labouré qui commençait derrière le canal et tout était recouvert de cadavres Soudain tous prirent le galop. Quelques instants après, Fabrice vit à une vingtaine de pas devant lui la terre labourée remuée d'une manière curieuse. ... A ce moment-là l'escorte allait à fond de train, et notre héros comprit que la terre se soulevait par mottes de tous les côtés à cause des boulets des canons. Mais comme il ne regardait pas fixement de ce côté il ne pouvait rien comprendre ... L'escorte se remit en route au galop à la suite du maréchal vers les divisions d'infanterie ... Le maréchal se dirigea vers les unités de cavalerie, y resta assez longtemps et donna l'ordre d'attaquer l'ennemi, mais notre héros voila déjà que pendant une ou deux heures ne comprenait plus ce qui se passait autour ... Soudain le maréchal-chef des logis cria aux hussards :

- Ohé, les enfants de la chienne, est-ce que vous ne voyez pas ? L'empereur!

Les hussards rugirent immédiatement :

- Vive l'empereur!

Quand le détachement se retira du vallon, Fabrice remarqua que le maréchal Ney avait disparu quelque part, mais à sa place en tête de l'escorte allait un autre général - haut, maigre, avec le visage sévère et le regard terrible ... durant toute la journée, le régiment fut persuadé de la victoire, et maintenant, attaqué soudain par un nuage entier de cavalerie prussienne, il reculait, ou plus exactement, courait, vers la France ».

Mais ce ne sont pas seulement les participants ordinaires des événements de masse - tels que Fabrice ou Besoukov - qui peuvent ne pas comprendre tout ce qui se passe sur un champ de bataille où agissent une quantité innombrable de raisons sous la forme de personnes luttant avec acharnement pour la vie. Toutes les aspirations et impulsions des acteurs se croisent et s'entrelacent. Il est donc pratiquement impossible de prévoir un résultat final en toute netteté et clarté. C'est également dans cette position que se trouvent les personnalités qui, en vertu d'un rôle spécial, doivent diriger par n'importe quel moyen une bataille (par exemple) et en prévoir les résultats.

« Et ce ne fut pas Napoléon qui ordonna le cours de la bataille, car aucune de ses consignes ne fut exécutée et durant la bataille il ne sut rien de ce qui se passait devant lui. La bataille eut lieu mais comment ces gens s'entretenaient, tout cela eut lieu contre le gré de Napoléon et indépendamment de lui, au gré de la volonté d'une centaine de milliers de participants. Napoléon avait seulement l'impression que toute l'affaire se

passait selon son gré.» Il (Koutousov – I.P) ne donnait aucun ordre, mais seulement acceptait ou n'acceptait pas ce qu'on lui proposait... Il écoutait les rapports qu'on lui transmettait, donnait des ordres, quand cela lui était demandé par ses subordonnés; mais, en écoutant les rapports, il semblait ne pas s'intéresser au sens des mots de ceux que lui parlaient, mais à quelque chose d'autre, à l'expression des visages, au ton des discours des rapporteurs. Il savait, grâce à sa grande expérience militaire, et il comprenait de par sa grande sagesse, qu'il est impossible à une seule personne de diriger une centaine de milliers d'hommes luttant avec la mort, et il savait que ce ne sont pas les dispositions du commandant en chef, ni le lieu où se trouvent les troupes, ni la quantité de canons et de gens tués, qui décident le sort de la bataille, mais que c'est cette force imperceptible nommée l'esprit de la troupe, et il suivait cette force et la dirigeait, autant qu'il était en son pouvoir ».

Les événements historiques s'accomplissent indépendamment de la volonté des grands hommes; ils sont le résultat statistique moyen de la rencontre de séries causales provenant des impulsions innombrables de personnages participant à un résultat qui peut être profondément distinct des projets initiaux des héros historiques.

« Aucune bataille – Taroutinsk, Borodino, Austerlitz- ne se déroule comme l'avaient prévu ses organisateurs. C'est cela la condition essentielle.

La quantité innombrable de forces libres (car la personne n'est nulle part plus libre que pendant une bataille où il s'agit de la vie et de la mort) influence le déroulement de la bataille, et ce déroulement ne peut être connu d'avance ni ne coïncide jamais avec la direction voulue par une force quelle qu'elle soit.

Si plusieurs forces dirigées simultanément et d'une manière variée agissent sur un corps, la direction du mouvement de ce corps ne peut coïncider avec aucune de ces forces; mais il y aura toujours une direction moyenne, la plus courte, ce qu'en mécanique on nomme la diagonale du parallélogramme des forces ».

Les oeuvres de Pouchkine, de Gogol, de Dostoïevski, de Tolstoï concentrent une colossale expérience de l'histoire, comme le souligne le philosophe français de renom P.Ricoeur. Une grande impression est produite par l'idée que «les événements historiques ne se soumettent pas à la généralisation. Tolstoï dit que personne n'est capable de conclure au sujet de la guerre entre la France et la Russie, parce que personne n'a embrassé le phénomène de la guerre dans sa totalité, chacun possédant un fragment particulier d'une expérience limitée. Si l'on réussissait à généraliser ces nombreux fragments, on révélerait le sens de l'histoire. Mais cela est impossible. C'est pourquoi l'histoire n'est pas soumise à l'intellect humain».¹ Dans l'étude historique il manque toujours une telle connaissance d'évidence nécessaire pour la présentation exhaustive du passé.

Mais enfin, l'existence de l'histoire est inconcevable parce que la connaissance empirique n'est pas suffisante pour en pénétrer le sens, pour découvrir les raisons profondes de la réalité historique. L'historien s'appuie sur les sources et les monuments du passé. Il recueille son matériau sous la forme de faits historiques entre lesquels il établit une dépendance définie. Cependant, quelle que soit la matière recueillie, elle n'est pas suffisante. Quand l'historien commence à réfléchir à l'unité du procès historique, à son mouvement vers quelque chose de susceptible d'être examiné comme la finalité de l'histoire, on peut se demander s'il y a dans la diversité de la vie quelque plan et un sens justifiant que les gens paient un prix aussi élevé pour les absurdités et illogismes de toutes sortes dont elle est tissée. Il est impossible de pénétrer dans les secrets de l'histoire. Le

sens profond en est caché à l'homme totalement impuissant devant les grandes et terribles questions» qui l'assaillent, car « les Voies de Dieu sont impénétrables! ».

« Le Fatalisme dans l'histoire est inévitable pour l'explication des phénomènes irrationnels (c'est-à-dire de ceux, dont nous ne comprenons pas le bien-fondé). Plus nous tâchons d'expliquer rationnellement ces phénomènes dans l'histoire, plus ils deviennent déraisonnables et incompréhensibles ... le cours des événements mondiaux est prédéterminé d'en haut, il dépend de la coïncidence de tous les arbitraires des gens participant à ces événements ... ».

L'inconcevabilité de l'histoire s'explique par le fait qu'elle représente un sujet transcendantal par rapport au sujet empirique de l'historien étudiant le passé. Son expérience limitée dans l'espace et dans le temps est inadéquat au caractère illimité et intemporel de l'histoire universelle. L'incapacité d'embrasser le champ de l'histoire, l'activité des générations d'hommes qui nous ont précédés, se développant dans les vastes espaces historiques et plongeant dans l'antiquité la plus reculée dont le début nous demeure inconnu, tout cela rend transcendantal le champ de la connaissance concernée. Le plan transcendantal de l'histoire est indéchiffrable : le chercheur, en réfléchissant sur des questions qui, au fond, vont bien au-delà des frontières de l'histoire, les renvoie à lui-même. Philosopher sur des principes métaphysiques signifie que le sujet s'interroge sur un futur intemporel, éternel et illimité, hors de l'espace, lui-même limité dans l'espace et dans le temps. Il se trouve qu'en fin de compte le sujet entre «dans un dialogue avec lui-même et sur lui-même», qu'il se mêle «de la corrélation de la question avec lui-même», qu'il en arrive «à son image personnelle, à une discussion, une réflexion, et une interrogation en lui-même et sur lui-même». ² N'importe quelle philosophie de l'histoire est la connaissance non de l'histoire objective mais de la mentalité du philosophe (de l'historien) créant dans son imagination telle ou telle conception métaphysique. La philosophie de l'histoire est plutôt de l'ordre de la raison que de la connaissance et tous les raisonnements sur la finalité ou sur la fin de l'histoire (Fukuyama³) relèvent plutôt du domaine de la conscience mythologique que du mode rationnel de la connaissance de l'histoire.

L'originalité des sciences de l'homme, la façon dont se présente l'histoire, l'impossibilité de pénétrer le secret du passé rendent la question sur les méthodes de la connaissance de la vie des gens dans le passé et le présent particulièrement actuelle. La science historique a toujours éprouvé le besoin aigu d'élaboration de méthodes scientifiques à l'aide desquelles on pourrait pénétrer dans le secret du passé, élargir l'horizon de la vision historique, comprendre le sens de ce qui se passe, découvrir les vraies raisons des phénomènes établis. La réflexion au sujet des possibilités de la connaissance de la raison historique est apparue assez récemment : la méthode critique dans la science historique a été mise au point aux XVI^e et XVII^e siècles en raison de la nécessité du contrôle des témoignages historiques. Les principes fondamentaux de l'étude scientifique furent élaborés dans la deuxième moitié du XVII^e siècle et réduits «au contrôle de la véracité», c'est-à-dire à la séparation de la connaissance véritable de la fausse connaissance. La révolution dans la connaissance, liée au scepticisme philosophique, ne s'est pas reflétée dans la pratique scientifique de la science historique, car Descartes avait une opinion très négative de la pensée historique: pour lui l'Histoire n'était rien d'autre que «le refus de la modernité» (« Celui qui dépense trop de temps en voyages, devient, finalement un étranger dans son propre pays ... »). D'autre part, le scepticisme de Descartes a joué objectivement un rôle positif dans le développement de l'historiographie cartésienne : une nouvelle école de pensée historique vit le jour, fondée sur l'idée du doute méthodique. Les règles principales qui doivent guider l'historien étaient réduites à trois principes méthodologiques : 1) on ne doit pas s'appuyer sur l'autorité au point de croire ce qui de notre point de vue est impossible; 2) il est nécessaire de comparer les diverses sources, pour exclure les contradictions qui existent entre elles;

3) il est nécessaire de contrôler les sources écrites par les sources non écrites⁴.

Le développement de la science historique qui s'en est suivi confirme la position selon laquelle la question des moyens ou des outils de la connaissance - sorte "d'établi" sur lequel travaille l'historien - est fondamentale dans toute la problématique théorique. Le romantisme, le criticisme allemand classique (Kant, Fichte, Schelling, Hegel), le marxisme, le positivisme, le néo-kantisme, la philosophie de la vie, le néo-hegelisme, la philosophie analytique, l'existentialisme ont fait ressortir l'élaboration théorique des méthodes de la connaissance (procédure mentale *d'arrangement* des faits»). Par méthode scientifique il faut comprendre aussi bien une procédure définie d'observation que d'expérimentation s'appuyant concomitamment sur un travail subjectif et rationnel pour analyser tout nouveau fait.⁵ Parmi les écoles philosophiques et les directions mentionnées un rôle très important revient à l'école française des "Annales", («Les Annales de l'histoire économique et sociale» (1929) et après 1945 «Les Annales de l'économie, de la société et de la civilisation»). Les historiens M. Bloch, L.Febvre, F.Braudel ont rejeté la forme classique de la recherche et ont proposé «de nouvelles formes pour la science de l'Histoire». Braudel, dans la préface de la première édition de son travail fondamental : «La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II» caractérise de la manière suivante la nouvelle méthode de la recherche, qui jusqu'alors n'était pas employée dans la pratique de la recherche historique et à laquelle il était nécessaire «de donner de l'importance». Pour lui puisque l'histoire de la Méditerranée «dans toute sa complexité non embrassée» s'est trouvée être l'objet de l'étude dont il s'agissait de rendre «la véritable clef de la vie débordante», la méthodologie ancienne correspondante à la présentation de l'histoire comme étant l'histoire politique, se trouvait inadaptée. Il fallait faire des incursions dans de nouveaux champs de la connaissance, tels que l'économie, la politique, la culture, la démographie, la géographie, l'océanographie, la géologie historique, la minéralogie, la flore et la faune etc. On exige donc de l'historien «un regard panoramique», la vision «d'un objet inhabituel», se distinguant de toutes les recherches précédentes, par son envergure car les affaires des hommes se développent dans l'environnement naturel et la vie des hommes dans l'espace.

A la lumière d'une telle compréhension des problèmes de la science historique le sujet de la Méditerranée acquiert chez Braudel un tout autre aspect : la mer est traitée par lui comme «un personnage historique» spécial. Un historien qui souhaite écrire l'histoire de la Méditerranée dans son interaction avec l'homme découvrira à la fois, que «son héros est complexe, encombrant, inhabituel car il n'entre pas dans les cadres habituels. Le style ordinaire de l'historiographie du type : «Untel est né à telle époque- ne lui convient pas. Pour ce héros, le récit consciencieux des événements tels qu'ils se sont déroulés est inapplicable. La Méditerranée n'est pas tout simplement la mer, mais «le complexe des mers», et qui plus est des mers criblées d'îles, coupées par des péninsules, dessinée par des côtes découpées. Sa vie est inséparable de la terre, sa poésie est pénétrée par les motifs des villages, ses navigateurs sont en même temps des paysans. C'est au même degré la mer des bosquets d'oliviers et des vignobles comme la mer des bateaux étroits à rames et des navires ronds de marchand, et on ne peut pas délimiter son histoire du monde de la terre sèche ... ».⁶

«Le regard panoramique» large permet à l'historien d'éviter le regard étroit et limité sur l'Histoire comme étant seulement composée d'événements de la vie politique se déroulant dans «les bureaux des ministères» avec la participation directe du «Monarque Sage» et de la suite de ses diplomates. La tentative de reconstituer l'histoire véritable comme l'activité des gens dans le temps et l'espace («le milieu géographique») l'oblige à élargir l'objet de ses recherches et il y a nécessité de se servir de la connaissance de domaines contigus : l'ethnographie, la géographie, la botanique, la géologie, l'ingénierie. La totalité de la conception complexe de l'objet Méditerranée et monde méditerranéen à l'époque de Philippe II est une histoire en trois parties : «La première partie est consacrée à l'histoire presque immobile de la personne dans ses relations avec l'environnement;

lente répétitive et peu exposée aux changements de l'histoire Au-dessus de cette histoire immobile se déroule l'histoire à rythme lent : qui est l'histoire sociale des groupes et des formations collectives. Enfin, la troisième partie est consacrée à l'histoire traditionnelle, si l'on veut, à l'histoire non pas humaine, mais à l'échelle individuelle, à l'histoire des événements... ». «Le regard panoramique» sur l'histoire s'ouvrant grâce à l'élargissement conscient par l'historien de l'objet de sa recherche jusqu'à des objets, dont la réalité historique présente comme «la véritable vie débordante», suppose le démembrement de l'histoire en plusieurs niveaux. À son tour, cela conduit à la nécessité de distinguer dans le temps historique «le temps géographique, social et individuel». Puisque c'est toujours l'homme qui est le personnage principal de l'histoire - l'histoire ne peut ni se réaliser, ni être connue sous des formes impersonnelles – le chercheur guidé par cette méthodologie doit aussi diviser la personne « en différents personnages ».

Dès lors, selon la méthodologie de l'étude proposée par l'école des «Annales», l'objet de la science historique, comme science étudiant les gens avec leurs affaires dans le passé, n'est pas réduite seulement à la mentalité de «l'humain». Pour la compréhension de l'activité humaine «le milieu» est tout aussi important, influençant les résultats de cette activité, car la personne elle-même vit dans «le milieu» – tant dans «le milieu» géographique, que social (culturel). De là provient le besoin nécessaire d'élargir le domaine de la connaissance, moyen par lequel l'historien pénètre dans les secrets du passé. L'activité des gens se compose de variables innombrables et il n'y a pas possibilité, au moyen d'une seule variable, d'exprimer le contenu d'un événement qui est le résultat de l'addition de diverses séries causales. «La réalité du monde humain, tout comme la réalité du monde physique, est immense et bariolée - écrivait M. Bloch. Dans une photographie simplifiée, à supposer qu'une telle reproduction mécanique universelle fût justifiée, il serait impossible de comprendre»⁷. «La vie intense et bariolée» exigeait «de nouvelles formes de la science historique »; la rupture avec de vieux «stéréotypes» a eu lieu, avec pour conséquence l'apport, dans la science historique, d'une connaissance élaborée tant dans des domaines contigus, que dans des domaines scientifiques très éloignés.

Pour parler de la méthode - «les procédés des petits artisans dans les ateliers de l'histoire» - les auteurs de l'école des «Annales» se montrent peu diserts et prudents. Chez son fondateur M. Bloch on rencontre rarement le mot «synthèse» qui caractérise pour la foule cette méthode dont l'emploi, selon des disciples reconnaissants, est en mesure d'engendrer «la construction d'une nouvelle histoire». Lorsqu'il analyse la condition de la science historique formée à l'époque de l'école Allemande, de Renan, de Fustel de Coulange, M. Bloch écrit : «Le caractère fermé effrayant dans lequel se trouvent parfois les meilleurs d'entre nous; la prédominance du manuel triste dans notre production littéraire populaire, où règne importunément l'esprit de l'enseignement scolaire au lieu de la véritable synthèse; la pudeur étrange nous empêchant, quand nous sortons de nos cabinets, de montrer les problèmes nobles de nos méthodes aux non initiés - toutes ces mauvaises habitudes engendrées par l'accumulation de préjugés contradictoires, nuisent sûrement, à une bonne action. Toutes ensemble, elles poussent la masse des lecteurs sans défense vers les faux diamants de l'histoire imaginaire ... »(idem, p 51). Donc, la connaissance dans la science historique est construite sur la base de la «synthèse»; que représente la synthèse en elle-même que M. Bloch n'explique pas. Tentons ici de trouver la réponse à cette question dans son remarquable travail.

« L'apologie de l'histoire » ne donne pas le résultat escompté. Cela s'explique par le fait que les historiens de l'école des «Annales» étaient absolument indifférents aux questions théoriques de la science historique. «L'historiographie francophone ... traditionnellement et invariablement, exprime sa méfiance pour la philosophie qu'elle identifie volontiers à la philosophie de l'histoire du type de Hegel, alliée pour le confort aux spéculations de Spengler ou de Toynbee Quant à la philosophie critique de l'histoire héritée de Dilte, Ricoeur, Zimmel, Max Weber et prolongée par Raimond Aron et Henri

Marri, elle ne se rapporte jamais au courant principal de l'historiographie française. C'est pourquoi nous ne trouvons pas dans les travaux, au plan méthodologique, une réflexion comparable à la réflexion de l'école allemande du début du siècle, ou à la réflexion du positivisme logique actuel, ou à celle de ses adversaires anglophones sur la structure de l'explication épistémologique dans l'histoire. Leur force est ailleurs - dans l'inclination sévère au métier d'historien. Le meilleur, dont l'école française historique dispose, c'est la méthodologie des spécialistes dans leur domaine. Sous ce rapport elle donne de surcroît matière à réflexion philosophique, bien qu'elle ne lui emprunte rien»⁸. A la différence des raisonnements philosophico--théoriques de R. Aron et H. Marri, les historiens de l'école des «Annales» ne philosophent pas mais réfléchissent exceptionnellement à leur métier; pour M. Bloch, de son propre aveu, l'étude des méthodes de la connaissance historique semble une certaine «philosophie», à laquelle il «n'a pas le droit prétendre»; tout au plus, ce sur quoi il peut compter, ce sont «les notes de l'artisan, qui aimait toujours réfléchir sur sa tâche quotidienne, comme le carnet de l'apprenti, qui mania longtemps l'archine et l'aplomb, mais n'en est pas devenu pour cela mathématicien» (idem, p. 14). Dans cette école, selon la remarque de P.Ricoeur, nous avons affaire à la méthodologie d'historiens professionnels qui sont tout à fait étrangers à la problématique de la «compréhension». La dignité de leurs travaux, selon les mots de M. Bloch, est dans le «doute» donnant à cette science «la fraîcheur de la jeunesse».

Des notions de «généralisation», «synthèse», «regard panoramique», «explications», «témoignages réunis» F. Braudel parle également, en ouvrant le laboratoire de création de l'historien travaillant avec «les trésors innombrables» des sources d'archives se cachant dans «les mines d'or de l'histoire». Son livre magnifique - «le manifeste original de l'école des Annales» - est écrit facilement, d'une manière séduisante, avec élégance. Ce travail sérieux se lit comme un roman amusant et il est impossible de s'arracher à sa lecture, même si l'on s'agit de «la réduction du niveau de l'humidité» ou, au contraire du «refroidissement et de l'augmentation de l'humidité en relation avec l'accroissement des glaciers après 1600» - questions, qui se trouvent loin des affaires humaines proprement dites.

« Pour nous, les descendants, - et non les historiens - non passionnés par le processus de la recherche, nous contemplons l'événement avec un bon sens non obscurci par les raisons quantité incalculable. Plus nous nous enfonçons dans la recherche des raisons, plus elles se découvrent à nous, et toutes sortes de raisons isolées ou une série entière de raisons se présentent à nous également juste en elles-mêmes, et également fausses de par leur insignifiance en comparaison à l'immensité de l'événement, et également fausses selon leurs invalidité (sans participation de toutes les autres raisons coïncidentes) à produire l'événement accompli. »

Dans la vie publique, à travers le temps, il y a une quantité innombrable de liaisons tant dans les relations à l'intérieur de la société qu'entre la société et le monde extérieur. F. Braudel, en parlant de la reconstruction historique, met en relief «l'histoire profonde» - imperceptible et peu disert et «l'histoire rapide» - les changements visibles et leurs formes extérieures. L'histoire profonde ce sont certaines «structures» - les laps de temps de longue durée, l'histoire rapide s'incarne dans les «conjonctures» - de petits laps de temps. «L'histoire s'occupe de la recherche. L'explication monolinéaire causale - la monoexplication - d'un conglomérat de liaisons et de relations est impuissante. Les séries causales qui se croisent en quelque point appartiennent à divers domaines de la réalité sociale : économique, démographique, culturelle. C'est pourquoi il y a nécessité d'introduire la connaissance de domaines contigus : l'ethnographie, la sociologie, la culturologie, la politologie. A la disposition de l'historien - «une masse inimaginable d'articles, de mémoires, d'éditions différentes, de livres, d'études d'historiens eux-mêmes ainsi que d'autres auteurs non moins intéressants de domaines contigus ...».

En dehors des déterminants sociaux internes, des facteurs externes ont une influence sur la vie publique: le milieu géographique, le climat, le paysage, le sol, la sécheresse, les inondations, les ressources minérales. Invisibles sur des laps de temps courts, ils découvrent leur influence sur les hommes lors d'observations nombreuses dans de larges frontières spatiales et temporelles. Ils doivent être pris en considération par l'historien, s'il se fixe pour but le problème de la conception à grande échelle de l'histoire, car c'est seulement avec une telle approche que se révèle à lui la liaison entre les activités humaines et les phénomènes se déroulant dans la nature («les liens indestructibles de l'histoire et de l'espace»).

Ainsi, le contenu de la méthode historique de l'école des «Annales», est réduit à l'approche complexe, à un regard large, panoramique, à une connaissance complémentaire réciproque menant à la synthèse, à l'utilisation des renseignements tant de domaines contigus que de branches de la science qui se rapportent au monde de la nature. «Nous demandons seulement de rappeler, - fait remarquer M. Bloch, - que dans les études historiques il n'y a pas de place pour l'autarcie. S'il est isolé, chacun des experts pourra comprendre seulement la moitié de quelque chose, même dans son propre domaine; la seule histoire originale, qui n'est possible que dans l'assistance mutuelle, c'est l'histoire universelle.

Toute science, cependant, n'est pas définie seulement par son objet. Ses frontières peuvent être établis, dans la même mesure, par le caractère des méthodes qui lui sont inhérentes».⁹ Examinons l'essence de cette méthode à l'exemple de l'utilisation par F. Braudel des données géographiques, qui à côté des renseignements des autres domaines de la connaissance scientifique permettent de reproduire le tableau authentique de la vie historique. Le climat et l'histoire, les saisons et les aspects de l'activité des gens sont étroitement liés l'un avec l'autre : il existe un déterminisme évidemment exprimé entre la nature et l'économie («la navigation s'arrête en hiver»; «l'arrivée du mauvais temps signifie la suspension obligatoire de grandes actions militaires en mer»; «le semestre d'hiver - le temps tranquille et paisible»; «pour les gouvernements arrive le temps des projets et les débats bruyants»; «l'hiver c'est le temps des négociations, des rencontres diplomatiques, des intentions de paix»; «à partir du printemps bon ... la vie prend des tournures»; «en juin mûrissent les blés, en août le figuier, en septembre le raisin, à l'automne les olives» etc.). Pour comprendre la vie des gens de la Méditerranée dans toute sa complexité et sa contradiction, c'est-à-dire le développement de l'agriculture, de l'élevage et de l'artisanat, la croissance des villes, les processus culturels, les raisons des guerres et la direction de la diplomatie des états – il ne suffit pas de faire appel à une source unique des événements de l'histoire fixés dans tels ou tels documents historiques; l'analyse statistique de sources massives est nécessaire pour révéler les tendances stables sur une longue période de temps. Il faut particulièrement souligner que dans le champ d'attention de l'historien il doit y avoir des documents, qui lui permettront de remarquer «les cycles géographiques»; ils conduisent avec les facteurs du milieu social aux tendances stables à l'histoire sur une longue période de temps. Prendre pour le moins le processus de migration de la population des montagnes vers la plaine sur plusieurs siècles; ils deviennent considérables seulement alors, quand «les cadres chronologiques de la considération sont élargis jusqu'à la limite». Ou la guerre d'émancipation partout dans les montagnes, les Alpes, les Pyrénées et les Apennins en réalité comme une guerre sociale (de brigandage) à la fin du XVIème siècle; les montagnes chrétiennes et musulmanes ont un destin commun, qui est lu «dans l'histoire des chaînes immenses de montagnes, éventées par la respiration de la mer les entourant».

Donc, «dans ces cadres presque immobiles, l'influence des marées montantes et des marées descendantes lentes n'est pas isolée, - écrit F. Braudel, - les progrès des relations globales entre l'homme et le milieu environnant se réunissent avec d'autres mouvements vibratoires. Ce sont les mouvements économiques, s'écoulant parfois aussi lentement, mais, en général, de plus courte durée. Tous ces processus s'entrelacent l'un avec l'autre.

Les uns et les autres exercent toujours une influence complexe sur les conditions de vie des hommes. Le succès de l'activité créatrice des derniers dépend de leur habileté à utiliser consciemment ces marées montantes et ces marées descendantes. En d'autres termes, la considération géographique des périodes de longue durée nous amène à la compréhension des processus vibratoires les plus longs, que connaît l'histoire »(idem, p 117).

La méthode historique des «Annales» et, en particulier, la méthode utilisée par F.Braudel, consiste en la «réduction» ensemble de la matière, dont dispose l'investigateur. Il faut prendre en considération tous «les détails décrits» et seulement à cette condition on peut révéler les tendances stables (les lois historiques) dans la vie et dans l'activité des hommes de n'importe quelle époque historique et de n'importe quelle région. Nous voyons que le destin des gens se lie avec l'histoire de la nature : avec le destin des montagnes baignées par la mer. Les relations globales avec la nature sont étroitement liées avec les procès économiques et démographiques; passent par l'entrelacement de la vie quotidienne avec les processus profonds de la vie publique.

« Ainsi, toutes ces raisons - innombrables - ont coïncidé pour produire ce qui était. Et, donc l'événement n'est pas le résultat d'une raison exclusive. Il se produit parce qu'il doit se produire. Rien n'en est la raison. Il est le fruit d'une coïncidence de conditions à partir desquelles s'accomplit tout événement de vie, organique, spontané. ... Chacune de leurs actions (les grandes personnalités - I. P.) leur semblant involontaire (au sens historique) se trouve en liaison avec tout le cours de l'histoire et est définie comme inéluctable ».

La recherche, dit Braudel, ne peut pas s'en tenir aux raisons trouvées pour une période de courte durée. L'historien doit aller plus loin et «construire de longues séries de paramètres, ne pas limiter les liens causes-conséquences à la seule Méditerranée, mais les élargir à la Méditerranée plus l'Europe, et encore mieux au monde entier» (ibidem, p. 372). En étudiant le passé, l'historien doit essayer d'élargir au maximum l'information; l'accumulation des matériaux information doit s'accompagner de «leur systématisation et de leur classification» selon un plan prévu pour que chaque « détail décrit trouve sa place». Il faut corréliser les paramètres de l'humidité, de la sécheresse, du froid, de la chaleur avec la date et la saison pour passer «à la balance quantitative». Ensuite se dessine la succession de ces événements qui s'accordent: le temps des vendanges, la date de l'apparition sur le marché de la première huile pressurée, du premier blé, du premier maïs. On réunit les renseignements sur la coupe des forêts, sur le changement du régime d'eau des rivières, sur les délais de la floraison des plantes, sur le moment où lacs et rivières commencent à être pris dans les glaces, sur la formation et la destruction de la couverture de glace de la mer Baltique, sur l'arrivée et la fonte des glaciers, sur les changements du niveau de la mer, tout cela équivalant « à la constatation de la chronologie des changements du climat sur le long et le court terme». L'étape finale de la recherche sera le rapprochement des données reçues et des problèmes formulés avec les hypothèses et les conditions générales (ibidem, p. 373).

La méthode historique de F.Braudel consiste donc en «la mise ensemble» d'une information diverse. L'historien constate le tableau «intégral» de la vie humaine dans tout sa variété grâce à l'alignement des longues séries causales et à la détection des dépendances entre les paramètres révélés. Dans ce tableau intégral de la vie des gens, le milieu géographique avec ses données physiques et géographiques est le composant indispensable. Le monde de la nature «représente quelque chose de commun grâce aux gens qui le peuplent et à l'alliage des diverses couches historiques» (ibidem, p. 323). Et en même temps il faut remarquer avec Braudel, que les chapitres de son travail consacrés à la géographie sont en réalité consacrés à l'histoire. «Ce sont des chapitres historiques, - souligne Braudel, - puisque tout le livre est consacré à l'histoire. Leur tâche est de

rappeler seulement au lecteur que, derrière les coulisses de l'histoire de l'humanité, se produit un acteur très changeant et en même temps persistant et habile, parfois très importun dans les manifestations, mais le plus souvent les contemporains et avec eux les historiens ne le mettent pas au premier plan : comment l'appeler ? Le milieu spatial ? Mais cela ne suffit pas ; la nature ? Mais cela sonne d'une manière équivoque. Nous l'appelons le milieu géographique» (9, s 30).

La nouvelle direction dans la science de l'Histoire, présentée par l'école des «Annales», a produit d'une certaine manière un retournement dans les regards portés sur l'histoire. Jusqu'alors il existait des approches par spécialisation : les uns se spécialisaient sur l'étude des phénomènes économiques, les autres sur ceux de la politique, les troisièmes sur les événements de la vie internationale. C'est en cela que consistait la spécialisation des historiens. Mais n'importe quel événement dans l'histoire appartient simultanément aux différents plans de l'existence. Les conflits politiques, en général, sont la conséquence des contradictions économiques, mais les phénomènes de la vie économique dépendent directement de la politique intérieure de l'état. La spécialisation à des fins scientifiques conduit parfois à l'absolutisation de la signification d'un fait, à l'exagération de son rôle dans la conception défendue par l'historien. Et bien que les découvertes en science soient le fait d'experts très pointus, une telle démarche en histoire fut appelée «le regard dans le tunnel».¹⁰

L'école des «Annales» a surmonté cette maladie professionnelle des historiens au moyen d'une nouvelle méthode insistant sur les travaux panoramiques. Dès lors il était impossible de se passer des résultats synthétisant les recherches de nombreux spécialistes. Ses fondateurs (M. Bloch, L. Febvre) ont été attentifs, non pas aux domaines des recherches - ces derniers pouvaient être les mêmes - mais à la nécessité de l'élimination du morcellement. L'organisation des nouvelles tâches demande à l'historien de nouveaux efforts intellectuels, quand la vie entière dans toute sa diversité devient l'objet de son intérêt et pas seulement des aspects particuliers de la réalité. La devise de l'école des «Annales» est devenue l'expression «l'histoire totale» (histoire totale ou histoire intégrale). On attribue à F. Braudel la quête de cet idéal. Dans son monumental travail, il a élucidé vivement et en détail tous les aspects de ce problème : «la géographie physique et la démographie, la vie économique et sociale, les structures politiques et la politique de Philippe II et de ses adversaires autour de la Méditerranée. Peut-être ce livre est-il la plus grande réussite de l'école« des Annales »...» (idem, p. 126).

De plus, il faut souligner que, de l'avis de M. Bloch, au cours de l'explication l'historien commence par «l'analyse», et non par la «synthèse». L'opération d'analyse précède obligatoirement l'opération de synthèse si l'historien aspire à se rapprocher du passé et à l'assimiler. «Mais le travail sur la restitution entière peut être produite seulement après l'analyse. Plus exactement, elle est sa suite, son sens et sa justification.»¹¹. Établir les différents types de relations réciproques en un tableau complet n'est possible que dans le cas où l'historien réussira à diviser nettement les parties qui le composent. Le réseau complexe des corrélations peut se révéler seulement après qu'on a réussi à classer les faits par groupes spécifiques. Dans sa tentative d'embrasser la vie toute entière «dans son entrelacement constant d'actions et de résistances», le chercheur découvre, qu'il faut des forces «surpassant de beaucoup la possibilité d'un savant». Dans ces conditions, le mieux pour le chercheur consiste à se concentrer sur l'étude de la société à partir d'un des problèmes : les croyances, l'économie, la structure des classes, les crises politiques etc. «Avec un choix raisonnable de ce type, non seulement les problèmes seront livrés plus nettement, mais même les faits des liaisons et les influences recevront une interprétation plus vive» (idem, p. 89). Pour un tableau complet du passé il ne suffit pas de mettre en relief les aspects principaux de l'activité humaine ou de la société; à l'intérieur de ces grands groupes de faits. «Une analyse plus fine» est nécessaire.

Et voici que nous arrivons à une importante question de principe sur la méthodologie de la connaissance historique de l'école des «Annales» : peut-on atteindre la synthèse

tant désirée de la connaissance au moyen de la notion «de passé intégral» ou «d'histoire totale ?». Il faut souligner, que la lecture attentive des principaux travaux des fondateurs de cette école permet de tirer la conclusion suivante : dans la méthodologie de la connaissance historique, d'après M. Bloch, il y a la supériorité de l'analyse sur la synthèse. La rupture, réalisée «par l'apologie de l'histoire», est atteinte grâce «à l'analyse historique» qui est construite sur la présence de chaînes de phénomènes similaires et l'établissement de liaisons entre eux. Dans la connaissance historique il y a les procédures de l'explication et de la compréhension qui ne s'opposent pas mais se complètent. La compréhension suppose l'analyse et même le plus large regard sur l'histoire. Qu'il s'agisse de la conception de la conscience d'une époque entière ou de l'étude de la vie économique d'une région sur une longue période, l'historien s'appuie obligatoirement sur l'analyse pour parvenir à des explications généralisantes. La reconstruction historique des relations à caractère général ne résulte pas d'une démarche *a priori*, mais est le résultat de l'analyse méticuleuse de la matière initiale.

En liaison avec qui vient d'être dit, il est nécessaire de remarquer que dans la connaissance humaine l'analyse et la synthèse sont liées dialectiquement. Kant porte son attention sur cette partie de la pensée humaine quand il parle de «l'unité analytique» et de «l'unité synthétique» dans «La déduction transcendantale» figurant dans sa «Critique de la raison pure». «Parmi toutes les notions, écrit-il, la liaison est la seule que ne réalise pas l'objet mais qui ne peut être le fait que du sujet lui-même car c'est un acte exécuté de sa propre initiative. Il est aisé de remarquer que cette action doit être primordialement commune et avoir une signification identique pour chaque liaison car sa décomposition par l'analyse, quoique contradictoire, la suppose toujours. Si rien n'est préalablement relié par la raison, rien ne peut être séparé, et c'est seulement grâce à la raison que les notions peuvent être jointes»¹². Il y a donc, selon Kant, «une unité analytique de l'aperception» dite «synthèse analytique». Leibnitz utilisait l'expression «partie intégrale» que Bloch, dans la théorie de la connaissance historique, désigne comme «analyse raisonnée».

L'école française des «Annales», qui a opposé à l'histoire des événements l'histoire économique, sociale et culturelle, et qui à la place des personnages historiques expose «le passé intégral», n'a pas pu entièrement réaliser la tâche fixée. Les historiens éloignés de la «philosophie» imaginent seulement comment, au moyen de la synthèse interdisciplinaire, reconstituer le tableau intégral du passé. Il leur semble que «la réduction en un tout» de la connaissance isolée de sciences voisines garantit l'objectivité complète de l'histoire. En réalité «l'histoire totale» ou «le passé intégral» ce n'est rien d'autre que l'«Idée» dans la compréhension de Kant, cette limite jamais atteinte à laquelle aspire le chercheur au cours de la généralisation de la matière empirique. On ne peut pas penser que la «synthèse» à la base de la généralisation soit le résultat logique de l'activité scientifique, libre de toute position conceptuelle de l'historien. L'idée régulée n'est rien moins qu'«immédiate». «Il n'y a rien de plus central que la totalité: cette idée apparaît comme le résultat de «la conception d'ordonnement», exprimant l'effort le plus considérable de l'historien pour l'ordonnement de l'histoire; en le disant autrement (d'une manière plus scientifique), c'est le fruit de «la théorie» au sens, auquel, où l'on parle de «la théorie physique»¹³. On peut dire avec certitude, qu'il n'existe pas de méthodologie de recherche qui en dehors de l'historien apporterait des résultats finaux «neutres» de la connaissance; l'historien n'est pas le chroniqueur impartial de ce qui se passe et sa tâche n'est pas limitée à la représentation du passé «comme il était en effet»; l'activité de l'historien est appelée non pas à ressusciter et ranimer les événements du passé, mais à «re-crée», «re-faire» au moyen de la construction rétrospective de nouvelles chaînes des événements. Le procès de la conception du passé ne peut jamais s'achever au sens qu'un nouveau point de vue trouvé par l'historien, ouvre de nouvelles perspectives et, donc, une autre vision de la même réalité, qui a été gardé grâce aux «traces» conservées; dans la coopération du sujet avec l'objet le rôle principal appartient au sujet, le contenu de l'objet est déterminé par le sujet - la foi dans «le passé –en soi –même» est un préjugé.

« L'abeille étant assise sur la fleur, a mordu l'enfant. Et l'enfant a peur des abeilles et dit, que le but de l'abeille c'est de mordre les gens. Le poète admire l'abeille s'enfonçant dans le calice de la fleur, et il dit, le but de l'abeille consiste à absorber le parfum des fleurs. L'apiculteur, en remarquant, que l'abeille recueille le pollen des fleurs et l'apporte dans la ruche, dit, que le but de l'abeille consiste à récolter le miel. Un autre apiculteur, ayant plus étudié la vie de l'essaim, dit, que l'abeille recueille le pollen pour nourrir de jeunes abeilles et pour la croissance de la reine, et que le but de celle-ci consiste ensuite dans la reproduction. Le botaniste remarque, que, en volant avec le pollen de la fleur dioïque sur le pistil, l'abeille le féconde, et le botaniste voit dans cela le but de l'abeille. Un autre, en observant la transmigration des plantes, voit que l'abeille contribue à cette transmigration, et ce nouvel observateur peut dire, que le but de l'abeille consiste en cela. Mais le but final de l'abeille n'est pas épuisé ni par l'un, ni par l'autre ni par un troisième but, qui sont en état d'ouvrir l'esprit humain. Plus l'esprit humain s'élève dans la découverte de ces buts, plus lui apparaît évident l'inaccessibilité du but final ».

Donc, l'analyse pour les historiens de l'école des «Annales» est une procédure de connaissance plus essentielle, que la synthèse; l'opération de l'explication (la synthèse) devient possible à condition que l'historien prépare préalablement pour celle-ci le sol : isoler les phénomènes nécessaires et construire la chaîne des événements de la sphère économique, politique, culturelle (l'analyse). La tâche de l'historien est de donner un tableau *intégral* de la vie des gens dans le passé.

Cela est conditionné par l'objet lui-même de la science historique: la société présente l'entrelacement complexe des formations diverses structurales («... la société, comme l'esprit de la personne, ... est l'entrelacement des coopérations incessantes» -M. Blok), donc il est impossible de comprendre la vie passée d'après la connaissance d'un des éléments de la société; un regard approfondi est nécessaire pour faire la présentation exhaustive du passé. En liaison avec cela M. Blok cite les noms de Michelet et de Fustel de Coulanges, qui voyaient leur tâche de la reconstitution du passé «dans l'unité de la narration». Pour Michelet, il est nécessaire de prendre en considération non seulement les événements de l'histoire politique, mais encore tels éléments de l'histoire, comme la religion, le droit, la géographie, la littérature, l'art; Fustel de Coulanges est sûr, que cent historiens ne pourront pas écrire l'histoire de France, s'ils divisent entre eux le passé de ce pays en tranches; ils n'auront pas de corrélation entre les faits, et par conséquent, ils ne pourront pas reproduire «le mouvement de la vie» et «la corrélation». Les deux grands historiens, dit Bloch, étaient «assez grands pour savoir que la civilisation, comme l'individu, n'ont rien à voir avec le recueil mécanique des cartes d'une partie de *patience*. La connaissance de fragments étudiés isolément les uns des autres, ne conduira jamais à la connaissance du tout qui ne permettra même pas de connaître ces fragments - là»¹⁴.

D'autre part, il faut remarquer, que, malgré la priorité de l'analyse par rapport à la synthèse, les historiens français des Annales sont entrés dans l'historiographie grâce à l'idée de la synthèse de la connaissance. La rupture dans la pratique scientifique fut réalisée par eux avant tout au moyen de l'idée que la connaissance interdisciplinaire permet de sortir du cadre de l'histoire politique événementielle. Ils voyaient la dignité de la science historique dans le rejet de la description d'événements unitaires et de la concentration de l'intérêt sur les événements-procès qui sont le résultat de l'action de plusieurs facteurs : politique, économique, culturologique, religieux, démographique, climatique etc. En rapport avec cela, une question se pose: quelles sont les *raisons* de la synthèse de la connaissance ? Qu'est-ce qui pousse l'historien à recourir à la collecte de matériaux divers et voisins provenant de domaines de la connaissance scientifique, grâce auxquels on réussit à atteindre une vision complexe, «panoramique» de la réalité passée. Le plus souvent les historiens français ne réfléchissent pas à ce sujet. Sur la synthèse interdisciplinaire les conversations sont conduites indépendamment *des raisons*

gnoséologiques et logiques ayant forcé les historiens d'une Ecole célèbre à recourir à une opération de généralisation et d'explication opposée à la procédure de description et de narration.

La raison principale, ou plus brutalement, la cause principale de la synthèse de la connaissance consiste en ce que la science historique est avant tout une science sur l'homme. Il est impossible de présenter la science historique autrement que comme une *anthropologie historique*. C'est en cela que consiste son caractère exceptionnel et sa particularité lorsqu'on la compare à d'autres sciences et c'est seulement cela qui lui confère ce charme illimité et captivant, façon conte de fée. Le monde, que découvre la science historique, c'est le monde de l'homme. Il est à la fois spirituel et matériel, majestueux et simple, élevé et bas, beau et laid, altruiste et égoïste, sacré et pervers bon et méchant, optimiste et tragique, sage et stupide; il n'y a pas de mots capables d'exprimer l'essence transcendante de la personne comme *universum* infini car toute définition est limitée et incomplète. M. Bloch, dont la langue est riche de figures de style et de métaphores, définit parfaitement la science historique : « *Nos grands maîtres, tels que Michelet ou Fustel de Coulanges, nous ont appris à le comprendre déjà depuis longtemps : l'objet de l'histoire c'est l'homme. Disons plus exactement - les gens. Le singulier favorable à l'abstraction ne convient pas à la science de la diversité mais le nombre pluriel, qui est l'expression grammaticale de la relativité. Derrière les contours visibles du paysage, des instruments ou des voitures, et, apparemment, derrière les plus secs documents et institutions, tout à fait aliénés à ceux qui les ont institués, l'histoire veut voir les gens. Qui n'a pas assimilé cela, celui-là, peut devenir, tout au plus, un manoeuvre de l'érudition. Un véritable historien ressemble à l'ogre des contes de fées. Là, où il hume l'humain, il sait, que là, sa proie l'attend* »(idem, p. 17-18).

Mais pour M. Bloch, la notion de « science des gens » est insuffisante pour exprimer complètement le contenu de la science historique; il faut ajouter: « des gens dans le temps ». « L'historien ne réfléchit pas seulement sur «l'humain». Le milieu dans lequel sa pensée se déplace naturellement est la catégorie de la durée». (ibidem, p. 18).

Les raisons d'une synthèse de la connaissance historique trouvent leur racines dans l'unité intégrale du «Moi» humain. De quels éléments particuliers et contradictoires se compose ou non le «Moi» humain ? Envisagé comme objet de la science historique il se présente comme un tout non décomposable. La personnalité est toujours intégrale, elle ne peut pas appartenir entièrement à un plan particulier de l'être : naturel ou social. Dans son existence elle passe les frontières des mondes naturels et sociaux en leur appartenant seulement partiellement, et quelles que soient les conditions elle se conserve comme un tout. On peut comprendre le tout seulement au moyen de la synthèse de la connaissance – liaison dans une même conscience de la diversité des multiples présentations («la liaison de la diversité dans la contemplation ou dans les diverses notions» - Kant).

Le charme de la science historique, son charme captivant n'est comparable à aucune autre activité scientifique, il est lié à la proximité avec l'antiquité qui charme toujours, hypnotise, attire à elle, car avec elle nous entrons dans les premières étapes de la vie. Et même lorsque l'historien passe de la simple observation à une étude méthodique rigoureuse, la jouissance ne disparaît pas. « L'histoire, cependant, possède ses propres joies esthétiques qui ne ressemblent aux joies d'aucune autre science, - écrit M. Bloch. Le spectacle de l'activité humaine, en fait une discipline à part, capable de soumettre l'imagination humaine. Particulièrement lorsque l'éloignement dans le temps et dans l'espace peint cette activité avec des tons extraordinaires » (idem, p. 8).

Donc, l'objet de la science historique, selon l'école des «Annales», est «l'homme et ses actions»; «... l'objet de notre étude - les gens, et si les gens ne nous comprennent pas, n'aurons-nous pas le sentiment, que nous accomplissons notre mission seulement à moitié ?» demande M. Bloch (ibidem, p. 51). L'anthropologie historique, - soulignons-le encore une fois, - a été la raison de la synthèse interdisciplinaire; démarche complexe,

intégrative, dont les historiens français furent les propagandistes, conditionnée par la nature de l'homme. L'homme comme thème principal de l'histoire est une construction intégrale et complexe. Il n'entre pas dans un plan unique de l'existence - naturel ou social, tout comme il n'est pas épuisé par un des types d'explication - génétique, fonctionnel, motivé. « *Homo religiosus, homo economicus, homo politicus - la file entière homines avec l'adjectif en « us »; on peut l'élargir, si on le désire, mais il serait très dangereux de voir en ceux-ci ce qu'ils ne sont pas en réalité : ce sont des fantômes utiles jusqu'au moment où ils font obstacle. Créature en chair et en os, seul l'homme comme tel, réunit en lui tous ces homines* » (ibidem, p.86).

Elle sonne de manière inattendue la déclaration, que « le temps du pluralisme méthodologique est passé » et qu'il est nécessaire de réunir les efforts des chercheurs autour de « la synthèse méthodologique » et, en particulier, - autour de « la synthèse historique »; elle est tout à fait incompréhensible l'affirmation, que les perspectives du développement de la connaissance de l'homme et de l'histoire « *vont en sens contraire* » avec l'orientation existante de « *l'anthropocentrisme dans sa nouvelle apparence - transdisciplinaire* ». ¹⁵ Quant à la première déclaration, elle n'est pas tout à fait fondée : la philosophie moderne a refusé définitivement l'idée du monisme sous toutes ses formes : qu'il s'agisse des méthodes de la connaissance ou du problème de l'authenticité de la connaissance. Toute la culture moderne se caractérise par l'évincement du paradigme « législatif » de la raison par le paradigme « interprétatif », puisque le rationalisme classique se fonde sur l'autoritarisme intellectuel. Les historiens doivent se présenter distinctement, que la multitude des conflits dans la culture européenne et nationale surgit à cause du droit exclusif de l'interprétation de l'histoire. La vision de l'histoire ne peut pas être soumise à un seul schéma. En ce qui concerne la deuxième affirmation il faut dire que l'orientation des sciences humaines sur le soi-disant « anthropocentrisme » signifie la compréhension plus précise par celles-ci de l'objet personnel : elles sont toutes des sciences anthropologiques avec des angles de vue différents sur le problème de l'homme. Quant à l'approche interdisciplinaire, ce n'est pas l'objet, mais le moyen et l'outil du dévoilement du contenu de la réalité qui se rapporte au monde « de l'humain ».

La science historique a affaire à une réalité - la réalité de l'homme; elle s'intéresse à la vie et aux affaires des gens. Cette vie humaine remplie par des affaires, est éloignée du présent. L'historien étudie le passé par « la distance temporelle ». La distance temporelle montre que l'homme dans l'histoire est « un autre homme ». Au moyen de l'alignement de séries causales diverses, l'historien parvient à s'approcher du passé, il cherche « la rencontre » avec un autre homme. Le passage dans une autre vie humaine est atteint par le moyen de « la compréhension intégrale ». L'historien se fixe la tâche de restaurer le passé éloigné, de s'en approcher au moyen des généralisations analytiques et synthétiques (intégrales). « Voilà pourquoi l'histoire est mue dans la même mesure par la soif de la rencontre, et le désir de l'explication. L'historien part à la rencontre des gens du passé avec son expérience humaine spécifique. Le moment où la subjectivité de l'historien acquiert la capacité de comprendre arrive lorsque l'histoire reproduit les valeurs de la vie humaine ancienne en dehors de toute chronologie critique » ¹⁶. L'historien n'est pas obligé d'accepter la foi et les valeurs de ses personnages; il est obligé *de les comprendre*, et donc de plonger dans ce milieu social qu'il étudie. L'enfoncement même et le transfert mental dans la réalité étudiée lui demandent, d'une part la sympathie de l'autre - la « neutralisation » mais aussi une certaine impartialité dans ses jugements s'il veut rester sur le terrain de la science.

Depuis que l'histoire existe en tant que science, elle est anthropologie historique. Sa destination est de servir à la connaissance de soi, ou à la connaissance par l'homme de soi-même. « La valeur de l'histoire ... consiste en ce que grâce à elle nous apprenons ce que l'homme a fait et par là comment il se présente » ¹⁷. Dans l'antiquité, la connaissance sur l'homme existait dans les formes transformées de la connaissance de la personne sur les dieux. Les actions des gens étaient examinées comme l'action des dieux (les

narrations des sumériens et des mésopotamiens). Les dieux eux-mêmes se présentaient par analogie avec les seigneurs terrestres : ils dirigeaient les actions des gens comme les seigneurs dirigeaient les actions de leurs subordonnés. On appelle l'histoire de ce type «l'histoire théocratique».

« L'objet de l'histoire est la vie des peuples et de l'humanité. Il semble impossible de saisir directement et d'embrasser par la parole, de décrire la vie non pas seulement de l'humanité, mais d'un peuple.

Tous les historiens de l'antiquité utilisaient la même méthode pour décrire et saisir la vie du peuple qui semblait imperceptible. Ils décrivaient l'activité des quelques personnes gouvernant le peuple; et cette activité exprimait pour eux l'activité de tout le peuple.

Aux questions, comment ces quelques personnes forçaient à agir les peuples selon leur volonté et comment était dirigé la volonté même de ces gens, les anciens répondaient : à la première question –par la reconnaissance de la volonté de la divinité soumettant les peuples à la volonté d'une personne élue; et à la deuxième question - la reconnaissance de la même divinité dirigeant cette volonté de la personne élue vers le but designé ».

Dans «l'histoire théocratique» l'humanité n'est pas un sujet agissant de son propre chef dans l'histoire, mais l'outil de l'activité ou l'objet de l'influence d'une créature supérieure.

L'histoire grecque d'Hérodote et de Thucydide (Vème siècle avant notre ère) est déjà de la science ayant pour objet les actions humaines. Les Grecs ont découvert l'histoire comme science, et le mot même «d'histoire» utilisé jusqu'à nos jours, signifie étude ou recherche. L'histoire pour Hérodote est humaine à la différence de l'histoire théocratique ou mythologique. Le but, qu'il assigne à son travail est que «les événements qui survinrent dans le cours du temps ne soient pas voués à l'oubli et que de grandes et méritoires actions surprenantes comme celles des Hellènes, ou des barbares ne restent pas dans l'obscurité, surtout en ce qui concerne le pourquoi ils se firent la guerre». Thucydide va plus loin qu'Hérodote: pour lui, la narration historique n'est pas simplement la chronique, l'enregistrement des événements, comme chez les logographes. Il ne raconte pas des légendes mais pose des questions pour stimuler la recherche des réponses ; il croit que l'étude historique se fonde sur des témoignages définis. Pour lui, comme pour Hérodote, l'histoire sert à la connaissance de l'homme par l'homme, mais l'homme lui-même est un être agissant rationnellement. C'est pourquoi la tâche de l'historien est réduite à expliquer, pourquoi les gens agissaient justement de telle manière. «L'historiographie gréco-romaine, - remarque Hollingwood, - suivait en général au moins un des grands principes ... elle était humaine. C'était la narration de l'histoire humaine, l'histoire des actions humaines, des buts, des succès et des insuccès» (idem, p 41).

L'historiographie chrétienne, ayant passé dans son développement par des points culminants - la naissance de l'histoire comme science (Vème siècle avant notre ère), sa présentation ultérieure (Vème siècle de notre ère) - s'est transformée en cette forme de la connaissance du destin des gens, qui se caractérisait «par une révolution profonde» dans la mentalité historique : universalisme, providentialisme, caractère apocalyptique, division en périodes¹⁸. La science chrétienne historique reste toujours de l'anthropologie historique, cependant cette anthropologie subit des changements essentiels. L'homme reste le principal personnage de l'histoire; il est l'homme d'action aspirant à réaliser ses buts; tout ce qui se passe dans la réalité vivante s'accomplit selon sa volonté. Mais derrière l'homme de l'histoire se tient Dieu. Il est seulement le moyen de la réalisation des desseins divins. Dieu a créé l'homme pour atteindre avec son aide les buts divins. Ce nouveau regard sur l'histoire, - se détournant de la superficialité de la vie, où se passent les événements visibles, vers l'essence divine cachée, - remplissait la réalité vivante empirique d'un sens *transcendant*. La direction du mouvement historique, le

contenu même du procès historique sont fermés pour toujours au regard des gens - des participants «du drame historique»; tout, ce que fait l'homme se révèle hors de sa portée car il est aveugle initialement à cause du «péché originel». Le sens de ce qui se passe sur la terre «n'est pas de ce monde», c'est pourquoi il n'est accessible à aucun homme vivant au présent.

Dans le propos que nous tenons ici n'entre pas l'exposé de toute l'historiographie concernant l'objet de la science historique comme anthropologie historique. Il suffit de porter un bref regard sur deux époques pour établir une présentation de l'histoire comme science de l'homme. Une nouvelle ère ne fait que confirmer cette idée. La science historique raconte seulement les gens et leurs affaires. «Quels objets cherchent l'histoire ? ». Je réponds : *res gestae* - les actions que les gens ont accomplies dans le passé. ... l'histoire c'est la science du *res gestae*, la tentative de répondre à la question des actions humaines faites dans le passé¹⁹. La valeur de l'histoire est dans ce que grâce à elle nous apprenons, «ce que la personne a fait, et de ce fait – ce qu'il est».

Nous visons à éclaircir ici les *raisons* de la connaissance interdisciplinaire. Les historiens français parlent magnifiquement de la méthode comme outil de la connaissance et des résultats que l'on obtient au cours de son application. Ils expliquent clairement dans quelles conditions il faut utiliser l'approche complexe dans l'étude du passé, mais la question que pose nécessairement la synthèse de la connaissance, reste sans réponse. Les chercheurs modernes de la méthodologie de l'école des «Annales» en font de même; ils n'ont pas de réflexion en ce qui concerne les raisons logiques et gnoséologiques de la synthèse interdisciplinaire et commencent tout de suite à parler du contenu de la méthode et de leur contribution remarquable au développement de la théorie de la connaissance historique.

Cependant il est nécessaire d'éclaircir les fondements de la méthode proposée par l'école des «Annales», qui au cours de son application a permis de réaliser la rupture dans le domaine de la connaissance historique grâce au refus de l'histoire événementielle («histoire - récit») au profit de l'histoire sociale «du phénomène intégral de l'homme». Le recours à la question sur les raisons de la généralisation interdisciplinaire permet de pénétrer plus profondément dans l'objet de la science historique, ainsi que dans l'homme même qui est la raison directe de cette méthode. L'homme comme objet de l'histoire est un être intégral ; il appartient simultanément à plusieurs plans de l'existence et ne peut pas se dissoudre entièrement dans une des sphères de la réalité sociale. Une conception monodimensionnelle de l'homme est impossible en principe, si nous voulons faire de lui une présentation adéquate. Ses actions ne sont pas seulement morales, politiques ou économiques; mais simultanément morales, politiques et économiques. Bien qu'on ne puisse pas mélanger ces domaines de la réalité, leur division rigide et leur contradiction lorsqu'ils s'appliquent à l'homme peuvent se révéler fausses. Ce que «l'histoire veut expliquer et, en fin de compte, comprendre, ce sont *les gens*» (P.Ricoeur), mais l'homme lui-même étant une créature multidimensionnelle «l'élargissement et l'approfondissement» de l'histoire sont indispensables. L'historien ne se limite pas à la découverte de liens simples et univoques, il cherche les relations complexes et riches entre les facteurs géographiques, démographiques, économiques, sociaux et culturels. La dernière raison de l'approche interdisciplinaire dans l'étude historique c'est ce que l'humanité se diversifie infiniment au cours de son devenir.

Après plus de soixante ans, l'intérêt pour la méthodologie de l'école des «Annales» s'est brusquement accru. On en est arrivé d'une certaine manière à une situation paradoxale : les principaux travaux de Bloch et de Febvre traduits en russe, à grands tirages, dans les années 80, n'ont pas provoqué un intérêt considérable chez les historiens russes. Personne nulle part n'a jamais parlé de la nécessité de l'approche interdisciplinaire dans la recherche historique. Mais après une période d'indifférence ou de refus, on tente aujourd'hui de nous persuader que l'approche interdisciplinaire fondée sur la synthèse des résultats de nombreuses études est la seule valide («est la

seule méthodologie juste») ... histoire bien connue.

La synthèse historique est décrétée «but supérieur» de la science historique. La synthèse interdisciplinaire est examinée comme «un problème de signes», qui caractérisent «l'état général des sciences humaines et de la science historique en particulier». La synthèse des méthodologies permet de considérer la science historique d'aujourd'hui comme « perspective réelle » etc.²⁰

Pour clarifier cette question, il est nécessaire de s'adresser aux sources premières. Remarquons que les théoriciens «de l'histoire totale» voient pas autrement l'utilisation de la matière des domaines divers de la connaissance scientifique que comme une activité contributive : toute étude prend sens dans le cadre de la science historique. Autrement dit, la synthèse de la connaissance ce n'est pas l'addition mécanique des renseignements puisés dans les sciences voisines ou éloignées de l'histoire: politologie, culturologie, économie, diplomatie, démographie, géographie, géologie historique, minéralogie, ingénierie, addition synthétique des matériaux permettant de reproduire le tableau *intégral* de la vie historique : le rôle clé appartient à l'historien. A ce sujet F. Braudel écrit :

*« la première partie, comme cela appert dans son titre, est soumise aux tâches géographiques et s'appuie, avant tout, sur les données de la démographie. Mais en même temps et même dans un plus grand degré elle est étude historique »*²¹. *La géographie dans de telles études cesse d'être une fin en soi et est examinée en qualité de moyen. Elle donne les renseignements sur «l'histoire immobile», tandis que la science historique, en parlant du monde social qui change vite, assimile les leçons de la géographie, «accepte sa classification et ses catégories ».*

Il faut remarquer, que la méthode de F. Braudel, comme la méthodologie de ses professeurs, de l'avis des philosophes qui s'occupent de la théorie de la connaissance historique entraîne certaines difficultés lors de son utilisation en ce qui concerne le problème de l'*objectivité* de la connaissance. La synthèse interdisciplinaire suppose l'utilisation simultanée par l'historien de quelques schémas explicatifs. Ces schémas sont *déjà prêts* et c'est pourquoi ils sont appliqués sans réflexion. L'historien utilise des outils d'explication, «*n'appartenant pas à sa réflexion, et c'est naturel: on utilise l'explication avant de l'assimiler à l'aide de la réflexion*»²². En effet, quand l'historien emprunte des faits concrets à la géographie ou à la botanique, il est directement dépendant de l'activité du géographe ou du botaniste. L'historien n'influence aucunement la pratique scientifique des disciplines voisines, c'est pourquoi les mérites ou les manques de la connaissance utilisée entreront dans les résultats de son étude à l'insu de sa volonté. On ne peut pas parler dans ce cas d'une activité collective de savants de diverses spécialités travaillant à l'élaboration d'une même thématique. Si tel était le cas, on ne pourrait rien objecter à cela: une proposition hypothétique de ce type signifierait la formation d'une réflexion commune inhérente aux représentants des diverses sciences; selon les lois de la pensée, elle se formerait simultanément avec la recherche d'une nouvelle connaissance. L. Febvre croit, que les «outils» principaux de l'historien nécessaires à la décision de sa tâche, sont la linguistique, la littérature, l'iconographie; ce sont ces disciplines qui aident l'historien à étudier la mentalité des gens des époques passés. Mais ici il y a une question: qui accordera à l'historien la matière nécessaire pour la réalisation de sa tâche ? Il est évident, que ni les linguistes, ni les hommes de lettres, ni les iconographes d'art ne travaillent pas ensemble avec l'historien sur la décision de la tâche commune, c'est un projet irréalisable pratiquement. L'historien solitaire construit les hypothèses et recueille indépendamment les faits concrets des domaines voisins : ethnographie, géographie, botanique, géologie, ingénierie, pour vérifier ou falsifier ses constructions intellectuelles personnelles. L'utilisation d'une telle connaissance signifie que l'historien a affaire à une connaissance *prête*, c'est pourquoi il se sert de l'explication «avant de l'assimiler à l'aide de la réflexion».

Dans l'historiographie française il y avait un point de vue qui faisait autorité selon lequel la personne agissante dans l'histoire c'est l'individu porteur du changement historique, de même que les changements eux-mêmes sont les actions d'un personnage historique concret «des événements ponctuels». Ces événements ponctuels sont ce qui concerne la vie des gens dans sa courte durée. Une compréhension pareille de l'histoire la transformait en «histoire-récit», en «une histoire événementielle», à la base de laquelle niche une certaine «intrigue». La nouvelle direction a opposé à l'individualisme méthodologique «le fait intégral social» comme une «section» de l'histoire dans laquelle se manifestent les parties économiques, politiques, sociales, culturelles, spirituelles etc.. de la réalité historique concrète. Les historiens de l'école des «Annales» ont réalisé la double négation : ils ont rejeté l'idée de la primauté de l'individu comme atome primaire de l'étude historique et l'idée de la primauté de l'événement (dans la compréhension ponctuelle) comme atome primaire du changement social. La double négation montrait, qu'a eu lieu le déplacement «de l'axe principal de l'analyse historique de l'histoire politique vers l'histoire sociale». ²³ En effet, dans l'histoire politique - militaire, diplomatique, de l'église - agissent les généraux, les ministres, les prélats; le résultat de leur activité c'est l'événement compris comme une certaine explosion. Dans l'histoire politique («l'histoire événementielle») la primauté de l'individu et la primauté de l'événement particulier existent dans une unité indissoluble.

Les historiens de l'école française focalisaient l'attention sur la nécessité de l'étude «du fait social intégral». Aujourd'hui l'étude du passé donne la préférence aux conditions économiques et sociales. Leurs travaux ne disent rien des personnages concrets. Ils portent leur attention sur les facteurs sociaux : «les groupes», «les classes sociales», «les villes», «les villages», «les bourgeois», «les artisans», «les paysans» deviennent les héros collectifs et impersonnels de l'histoire. Le personnage principal chez Braudel c'est la «géo-histoire» (chez M. Bloch - «la géographie humaine», «l'anthropogéographie»); une telle géo-histoire chez lui c'est la Méditerranée et le monde méditerranéen - «personnage» n'entrant pas «dans les cadres habituels». Il est très difficile de le définir, «la mer Méditerranée apparaît de manière très voyante dans l'océanographie, la géologie, la géographie c'est-à-dire dans des domaines reconnus et classifiés». Mais qu'est-ce que la Méditerranée, comme «personnage historique»? La Méditerranée comme quelque chose de commun est présente «grâce aux gens, vivant en elle, grâce à l'alliage des couches diverses historiques»²⁴.

Dans le cadre de la compréhension antipositiviste de l'objet et des buts de la science historique - les études sur l'histoire sociale et économique - est née la présentation «d'une longue durée», opposée à celle «d'une courte durée». F. Braudel divise le temps historique en trois aspects : «l'histoire événementielle», «l'histoire dans la mesure individuelle» c'est «l'histoire de courte durée, rude, le pouls des hésitations» (idem, p. 20); c'est un monde de changements rapides, dans lequel sur les ondes de l'histoire «notre bateau se balance, comme une écale» («le temps individuel»). Le deuxième aspect du temps et, donc, de la durée historique se rapporte à «l'histoire sociale»; elle passe «à un rythme lent» : c'est l'histoire des structures, l'histoire «des groupes et des formations collectives» («le temps social»). Enfin, le troisième aspect du temps historique est caractérisé par la l'interaction des gens avec l'environnement naturel; c'est comme «l'histoire en dehors du temps», puisqu'ici les gens entrent en relation avec «les objets inanimés», ce qui est la raison «de l'histoire passant lentement et peu exposée aux changements étant réduite souvent aux répétitions continues, en cycles incessamment reproduits» (idem, p. 20) («le temps géographique»).

Dans l'idée de ces différents temps des réalisations historiques on voit évidemment l'aspiration des historiens «d'une nouvelle vague» de sortir hors des cadres de l'événement individuel. L'histoire ne peut pas être réduite seulement à la description de faits isolés, son dessein est de réaliser «un regard panoramique» sur le passé, où prendrait place tant l'approche sociologique que l'approche économique de l'étude des événements dans le passé. «Une telle disposition graduée des durées - d'après

Ricoeur, - représente un des acquis les plus considérables de l'historiographie française dans l'épistémologie de l'histoire - en l'absence d'une discussion plus détaillée sur les notions de raison et de loi²⁵. L'idée de la pluralité des formes temporelles, selon la conclusion de F. Braudel, doit être posée comme le fondement de la méthodologie tant de la science historique que de toutes les sciences humaines.

Cependant la critique du fait historique par les historiens de l'école des «Annales», fait compris comme atome de l'histoire, entièrement contenu dans la source, a fait naître de sérieuses difficultés dans la théorie de la connaissance historique, quand il s'est agi de la nature de la réalité historique. La relation négative à l'histoire politique, à l'histoire comme récit mettant l'individu et l'événement à l'avant-scène de ce qui se passe, se retournait contre les innovateurs dans le domaine de la méthodologie, par la perte de la spécificité de la réalité historique. Braudel et les historiens de cette Ecole qui l'ont suivi, en accentuant l'attention sur les durées, - («très longues durées»), - ont apporté à l'historiographie française les méthodes quantitatives de la recherche empruntée à l'économie, à la sociologie, à la démographie. L'apport des méthodes mathématiques à la science historique a mis en doute l'affirmation que la nature de la réalité historique est exceptionnelle et non uniforme. Désormais, l'histoire quantitative fut présentée comme «l'histoire en série» (P. Ricoeur); à la place des événements individuels et exceptionnels, on présentait des phénomènes homogènes en séries plus pratiques pour le traitement statistique. Toutes les grandes catégories de la science historique doivent être reformulées dans la langue de l'épistémologie «en série». Ainsi, la notion de «conjoncture» est passée de l'histoire économique à l'histoire sociale, et de celle-ci à la science historique. Avec son aide, les historiens trouvent un nombre maximum de corrélations entre des séries éloignées.

L'historiographie française a dû se battre sur deux fronts : dans un cas, elle devait surmonter la présentation traditionnelle positiviste de l'histoire comme ensembles d'événements unitaires et accidentels ; dans l'autre cas - garder la présentation du temps même par rapport à la notion de «structure» et résister à la déchronologisation dans l'utilisation des modèles. Dans cette lutte, Braudel a donné la préférence à l'histoire en série, puisqu'il devait défendre son idée «d'une longue durée». Il ne pouvait donc réaliser ce projet que dans l'union avec la géopolitique et par l'appel aux vastes espaces. La notion de «structure» peut être utilisée dans une logique de pensée dans laquelle existe une primauté de liaisons stables qui se répètent par rapport au hasard et à l'événement isolé.

Mais le problème du rapport de l'événement unitaire et accidentel («de l'unicité catastrophique») et des relations nécessaires et se répétant au niveau de la loi dans l'histoire a-t-il été résolu par les fondateurs de l'école des «Annales»? Il faut admettre qu'ils n'ont pas réussi à le résoudre. L'historien anglais D. Tosh incline vers cette opinion lorsqu'il écrit : *«Braudel et ses disciples n'ont pas réussi à créer un modèle satisfaisant intégrant l'histoire politique avec les études de l'environnement et de la démographie qui forment la base de leur travail. Au moins dans ce rapport «l'histoire totale» cède à l'histoire marxiste avec son accent donné aux interrelations entre les forces productives, les rapports de production et la superstructure»*²⁶. Les fondateurs de l'école historique française, et en particulier M. Bloch, comprennent bien, que l'individuel et le total dans l'histoire se trouvent toujours dans une unité dialectique : le total n'existe pas en dehors de l'analyse et de la synthèse de la matière concrète - historique présente dans les sources et les documents du passé. Cela est évident à la lecture de la liste des travaux de Bloch où ne figure aucune étude consacrée à l'histoire politique ou à un personnage historique particulier car Bloch s'intéressait peu au plan de l'existence qui se rapportait «aux grands hommes de l'histoire mondiale» (Hegel). Même dans le cas où Bloch s'adressait à l'histoire de la culture ou à la psychologie sociale, dans ses études il ne parlait pas de l'unitaire mais de sa manifestation dans les phénomènes de masse. Son travail «Les rois - thaumaturges» le montre bien : sur la base des témoignages répandus au Moyen Age de la croyance que les rois français et anglais pouvaient guérir les gens malades de la scrofule (la maladie des écrouelles),

Bloch étudie la psychologie politique des masses, les représentations collectives des groupes sociaux et leur rôle dans la vie politique.

La méthodologie de Bloch se distingue beaucoup de la pratique scientifique des historiens allemands : dans le même temps où il garde les traditions de la méthode idiographique dans l'étude de l'Etat, Bloch s'adressant aux phénomènes de masse permettant de voir une certaine répétition de l'histoire étudiée la société et ses institutions. Le choix de cette méthodologie s'explique par la compréhension de l'histoire perçue comme science avec Febvre et Braudel. L'identification de l'histoire et de la science entraîne la nécessité de poser problème de la nature «des essences», auxquelles l'historien a affaire. Dans le cas où l'historien travaille dans le genre du récit-traditionnel ou mythique - il a affaire à des objets personnalisés. On peut les désigner par des noms personnels, les identifier par leurs actes, les rendre responsables de leurs affaires etc. Mais quand l'histoire est désignée comme une science, le chercheur a affaire à d'autres objets. Des objets, comme «la société», «la civilisation», «la classe sociale», «la mentalité» correspondent aux moyens de l'explication scientifique et se transforment en êtres impersonnels. A la place du sujet de l'action on met «un être anonyme». La rupture épistémologique entre l'histoire - narration et l'histoire-science reçoit son achèvement avec l'école française des «Annales». Ici, *«l'histoire politique est repoussée au deuxième plan par l'histoire économique, sociale et culturelle. La place appartenant récemment aux héros de l'action historique, ... est occupée désormais par les forces publiques, dont l'action ne peut pas être ajoutée aux agents individuels d'une manière distributive. Donc, une nouvelle histoire, apparemment, existe sans personnages. Sans personnages elle ne peut pas rester récit»*.²⁷

L'expérience de Braudel montre, selon D. Tosh, qu'il est impossible pratiquement d'atteindre l'idéal «de l'histoire totale» sur un vaste espace comme la région Méditerranéenne. Braudel n'a pas réussi à intégrer l'une avec l'autre les diverses approches : la partie politique qui fait l'objet de la troisième partie du livre, la dernière, est isolée de la présentation géographique et économique qui en constitue les deux premiers. Il est de même peu probable que la synthèse interdisciplinaire soit réalisée à l'échelle d'un pays particulier. Pour posséder toutes les sources et obtenir l'intégration thématique, il est nécessaire de rétrécir les cadres géographiques de l'étude. Le caractère paradoxal de l'expérience «de l'histoire totale» est qu'en réalité elle a la place d'«une histoire locale». D. Tosh croit que ce sont les historiens de l'école des «Annales» qui se sont adressés les premiers à l'histoire locale d'un nouveau type.

La méthode de F. Braudel dans son travail «la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II» était dirigé vers la conception scientifique de la causalité, ce «problème effrayant». Dans la connaissance historique, il faut débrouiller les causalités pour les assimiler. Dans ce but, Braudel place l'activité naturelle continue dans les conditions de la Méditerranée, puis place les forces sociales relativement indépendantes de la deuxième moitié de XVI siècle et, enfin, une série d'événements individuels. Une telle logique de l'étude contribue à mettre en ordre des dépendances causales et aide à recevoir la connaissance objective. Mais une telle mise en ordre, d'après P. Ricoeur, restera toujours «peu solide», puisque la composition intégrale est créée par l'historien à partir de diverses séries causales. F. Braudel avait beau aspirer, après M. Bloch, à donner la préférence aux structures sociales, si les motifs psychologiques venant des personnages historiques sont entièrement éliminés, la science historique aura de la peine à être perçue comme récit.

Que peut-on dire de la science historique représentée par l'école française des «Annales»? Faut-il accepter la croyance qui veut que la synthèse historique soit le «but supérieur» de la science historique, «le problème des signes», définissant non pas seulement l'état d'une discipline particulière de la connaissance, mais et de toute «des sciences humaines en général»? Est-il vrai que la «synthèse» c'est «la perspective réelle», qu'attend la science historique? A ce sujet, on peut dire, que l'école française des «Annales» a apporté une contribution importante au développement

de l'historiographie mondiale. Bloch, Febvre, Braudel ont été les plus grands historiens de la France du siècle passé ouvrant une nouvelle méthode de recherche et transformant le style de la pensée dans la science historique. Mais il faut dire aussi que ces mérites sont reconnus déjà depuis longtemps à l'historiographie occidentale. La science historique a éprouvé sur elle-même l'influence des idées des «Annales» et aujourd'hui la méthodologie fondée sur la «synthèse» est dans une certaine mesure une règle générale pour les historiens. Aussi ne peut-on pas manquer de remarquer qu'il n'y a jamais eu un point de vue unique parmi les historiens réunis autour des «Annales» ni unanimité d'idées en ce qui concerne l'idée de l'histoire «globale» ou «totale». Il n'y a pratiquement aucune raison d'espérer la résurgence des idées d'une école apparue il y a plus d'un demi-siècle dans le contexte d'une mentalité tout à fait autre. Les sciences humaines auxquelles appartient la science historique, dans une grande mesure sont *personnalisées*. Il est donc impossible de les répéter dans une autre époque et en un autre lieu. Une telle évaluation des possibilités de synthèse interdisciplinaire à une époque où tous les historiens désapprouvent l'heuristique d'une approche de formation fondée sur l'étude du passé indique non pas un progrès de la pensée historique mais sa crise. On peut affirmer que la science nationale historique jusqu'à présent demeure au stade de crise profonde et longue, dont elle ne pourra se sortir dans l'immédiat. En l'état actuel des choses, il ne peut être question d'aucune *objectivité* de la connaissance – ce problème-clé de la méthodologie de l'histoire. De là proviennent les balancements idéologiques des historiens, leur hésitation du marxisme au postmodernisme. Pour eux, il n'y a pas de différence importante entre la réflexion sur la compréhension matérialiste de l'histoire et la connaissance interobjective. Quant à la synthèse interdisciplinaire, l'approche complexe dans l'étude du passé ne peut pas donner plus qu'elle a déjà donné dans la pratique de la recherche historique. Tous les espoirs d'y voir quelque chose au-dessus du résultat attendu se trouveront donc infondés.

L'histoire comme réalité vivante ne livrera jamais son secret, quelle que soit la méthode de la connaissance que nous essaierons pour soulever «la couverture de Maïa». On gardera toujours tel plan de l'existence qui se rapporte à une sphère transcendante pour nous et c'est pourquoi toute transposition vers la sphère de la connaissance immanente nous sera toujours fermée.

« C'est le pouvoir qui semble la cause de l'événement dans la relation morale; dans la relation physique – ce sont ceux qui se soumettent au pouvoir. Mais puisque l'activité morale est inconcevable sans l'activité physique, la raison de l'événement ne se trouve ni dans celle-là, ni dans celle-ci, mais dans la liaison des deux.

Autrement dit, pour le phénomène que nous examinons, la notion de la raison n'est pas convenable.

En dernière analyse nous arrivons au cercle de l'éternité, à l'extrême limite, auquel dans tout domaine de la pensée aboutit l'esprit humain si son objet ne marche pas. L'électricité produit la chaleur, la chaleur produit l'électricité. Les atomes sont attirés, les atomes sont repoussés.

En parlant de l'interrelation de la chaleur et de l'électricité, et en parlant des atomes, nous ne pouvons pas dire, pourquoi cela arrive, et nous disons que cela est ainsi parce qu'autrement cela n'a pas de sens, que cela doit être ainsi, que c'est la loi. Il en va de même pour ce qui se rapporte aux phénomènes historiques. Pourquoi la guerre ou la révolution ? Nous ne le savons pas; nous savons seulement, que pour l'accomplissement de telle ou telle action les gens se constituent une union précise et participent tous; et nous disons que cela est ainsi parce qu'autrement cela n'a pas de sens, que cela doit être ainsi, que c'est la loi ».

Notes

¹ Рикер Поль. История и истина. – СПб.: Алетейя, 2002 г. с. 11

- ² Дerrидa Ж. Насилие и метафизика//Дerrидa Ж. Письмо и различие. - М.: Академический Проект, 2000. с. 126.
- ³ Philosophe japonais, auteur du livre « La fin de l’Histoire »
- ⁴ См.: Коллингвуд Р. Дж. Идея истории. Автобиография. – М.: Наука, 1980. с. 61
- ⁵ См.: Шелер М. Феноменология и теория познания//Шелер М. Избранные произведения. – М.: Изд-во «Гнозис», 1994. с. 198.
- ⁶ Бродель Фернан. Средиземное море и средиземноморский мир в эпоху Филиппа II: В 3 ч. Ч. 1: Роль среды. – М.: Языки славянской культуры, 2002. с. 15-16
- ⁷ Блок Марк. Апология истории, или Ремесло историка. – М.: Наука, 1986. с.82
- ⁸ Рикер Поль. Время и рассказ. Т.1. Интрига и исторический рассказ. – М.; СПб.: Университетская книга, 1998. с. 113
- ⁹ Блок М. Апология истории... С. 29
- ¹⁰ См.: Тош Д. Стремление к истине. Как овладеть мастерством историка. – М.: Издательство «Весь Мир», 2000. с.124.
- ¹¹ Блок М. Апология истории... с. 88
- ¹² Кант Иммануил. Критика чистого разума. Перевод Н.М. Соколова. – СПб.: Издание книжного магазина М.В. Попова, 1902. с. 109.
- ¹³ Рикер Поль. История и истина... с. 39.
- ¹⁴ Блок Марк. Апология истории... с. 88.
- ¹⁵ См.: Методологический синтез: прошлое, настоящее, возможные перспективы. – Томск: Изд-во Том. ун-та. 2002. с.5
- ¹⁶ Рикер Поль. История и истина..., с. 44
- ¹⁷ Коллингвуд Р. Дж. Идея истории. Автобиография. – М.: Наука, 1980. с.14
- ¹⁸ См.: Коллингвуд Р. Дж. Идея истории... с. 46-56.
- ¹⁹ Коллингвуд Р. Дж. Идея истории... с. 13.
- ²⁰ См.: Методологический синтез: прошлое, настоящее, возможные перспективы. – Томск: Изд-во Том. ун-та, 2002. с. 3-9.
- ²¹ Бродель Фернан. Средиземное море... с. 29.
- ²² Рикер Поль. История и истина... с. 42.
- ²³ Рикер Поль. Время и рассказ... с. 121.
- ²⁴ Бродель Фернан. Средиземное море..., с. 323.
- ²⁵ Рикер Поль. Время и рассказ...с. 122
- ²⁶ Тош Д. Стремление к истине. Как овладеть мастерством историка..., с. 204.
- ²⁷ Рикер Поль. Время и рассказ... с. 205.